

L'ÉDITO:

Le 15 de ce mois commence le carême de Noël. Pour nous aider à nous préparer à cette grande fête, vous propose un texte de Mgr Panteleimon sur la première confession ; mais les conseils qu'il y donne sont utiles même à ceux qui ont déjà une certaine pratique. Et comme le disait Mgr Antoine (Blum) : « il faut toujours se confesser comme si c'était sa dernière confession ». Vous (re)trouverez dans le bulletin n°4 d'avril 2008 deux discussions que Mgr Antoine a eues avec ses paroissiens le 30 décembre 1989 lors d'une veillée de préparation à la confession avant la fête de Noël. En nous préparant à la confession, il est bon de se rappeler ce que nous demandons quotidiennement au Seigneur : « Remets-nous nos dettes, comme nous les remettons aussi à nos débiteurs ». Ainsi dans son commentaire du Notre Père, que vous trouverez à la fin de ce bulletin, Saint Jean Chrysostome affirme : « *Direz-vous que votre frère vous a maltraité sans sujet ? C'est ce qu'on suppose, puisqu'on vous commande de lui pardonner. S'il y avait de la justice dans ce qu'il a fait, il n'y aurait plus de péché. C'est donc son injustice, c'est son péché qu'on vous exhorte de lui pardonner, comme c'est pour des péchés semblables, et pour beaucoup d'autres encore plus grands, que vous demandez à Dieu qu'il vous pardonne. Mais avant même qu'il vous accorde le pardon, il vous fait grâce, en vous commandant de le demander de la sorte, et en vous apprenant ainsi à être doux et charitable envers vos frères. Et de plus il vous promet après cela une grande récompense, en vous assurant qu'il ne vous demandera plus compte d'aucun de vos péchés.* »

Saint Jean Chrysostome termine son commentaire en nous mettant en garde : « *Quel supplice donc mériteront ceux qui, après ces préceptes de Jésus-Christ, non seulement ne pardonnent point à leurs ennemis, mais osent même prier Dieu de les en venger, et qui ne craignent pas de combattre sa loi sainte, et ce soin qu'il nous témoigne en tant de manières de prévenir toutes nos divisions, et tout ce qui peut mettre dans nos esprits quelque semence d'aversion ou de haine. [...] Que s'il vous semble*

que les maladies, les misères publiques, et les autres maux dont Dieu nous afflige dans cette vie, ne s'accordent pas avec cette affection si tendre qu'il a pour nous ; considérez combien vous l'offensez tous les jours, et vous ne vous étonnerez plus, quand vous en souffririez encore davantage. Vous serez surpris, au contraire, lorsque vous recevrez quelque bien. Mais pour nous, nous nous arrêtons à considérer les différents maux que nous souffrons, et nous ne considérons jamais cette multitude de fautes que nous commettons de jour en jour. De là vient que nous tombons dans la tristesse, et que nous nous abattons aisément. »

Pour expliquer le sens juste qu'il faut donner à ce discours, en particulier à des expressions comme « *les maux dont Dieu nous afflige* » et que l'Écriture et les saints utilisent, je vous propose une homélie de Saint Basile le Grand intitulée « *Que Dieu n'est pas auteur du mal* ». Vous (re)trouverez dans le bulletin n°15 de mai 2009, une homélie de Saint Jean Chrysostome sur le même thème, commentant « *Moi, le Seigneur Dieu, J'ai fait la lumière et les ténèbres, Je donne la paix et j'envoie les maux* » (Is 45,7). On trouvera dans ce même bulletin une explication par Isaac le Syrien sur le sens de « *Priez pour ne pas entrer dans l'épreuve* » (Mt., 26, 41) dans laquelle il affirme : « *En effet, la providence de Dieu ne se révèle pas ailleurs que dans les épreuves ; il est impossible sans elles d'avoir une confiance filiale devant lui, il est impossible d'apprendre la sagesse de l'Esprit, il est impossible que se fortifie dans l'âme le désir divin. Avant d'avoir été mis à l'épreuve, l'homme prie Dieu comme un étranger. Mais lorsqu'il est entré dans les épreuves pour l'amour de Lui et qu'il n'a pas changé, Dieu se considère comme en dette à son égard, et le considère comme un ami fidèle. Parce qu'a été faite sa volonté, Dieu a combattu son ennemi et l'a vaincu.* »

Bonne préparation de Noël et bon carême.

Père Nicolas

Pour tout enseignement complémentaire, vous pouvez contacter père Nicolas.

dimagelie@gmail.com ou 03 44 39 75 71

Sept questions sur la première confession

Par Mgr Panteleimon de Smolensk et de Viazma
Traduction Vladimir Golovanov
Source : Blog Parlons d'Orthodoxie

Pourquoi tant de gens qui se disent chrétiens orthodoxes, savent si peu au sujet de la vie spirituelle ? Pourquoi le nombre de chrétiens orthodoxes dans notre pays est en croissance, mais il n'y a pas plus d'amour ? C'est qu'en fait les gens ne savent pas ou ont oublié ces paroles que le Seigneur a dites une seule fois, mais qu'Il a dites pour tous ceux qui vivent et qui vont vivre, « ... Repentez-vous car le royaume des cieux est proche » (Matthieu 4: 17). Qu'est-ce que la repentance ? Comment lutter contre le péché en vous-même ?

Mgr Panteleimon de Smolensk et de Viazma nous parle de la première confession.

1. Que signifie la confession ?

Dieu est Amour : La plupart des gens ne savent pas comment se repentir de leurs péchés, ne savent pas ce qu'est le péché. Ils ne connaissent pas l'amour de Dieu, qui peut purifier leurs âmes de tous les pires péchés et les plus terribles. Croyant en Dieu, ils ne croient pas en l'Amour. Ils connaissent le calendrier des fêtes et des carêmes, mais ils ne savent pas l'essentiel : que Dieu est Amour. Qu'Il est venu sur terre pour nous purifier du mal et du péché.

Ils ne savent pas qu'il a pris sur Lui nos péchés et détruit leur pouvoir. Le péché ne prend force que si nous l'acceptons. Mais il est impuissant si nous lui résistons. Et chacun a la possibilité d'éviter le péché, de se débarrasser de la puissance du diable et de vivre ici, sur terre, comme dans le Royaume des Cieux, rempli de joie, de lumière et de grâce. Cette force, cette connaissance, cette possibilité chacun les reçoit en faisant un pas décisif : en allant se confesser.

Les racines du péché sont profondes : Beaucoup pensent : « Mais qu'est ce que j'ai comme péchés ? Je ne suis pas avide, je ne bois pas, je n'ai tué personne. Je ne suis pas aussi méchant que mon chef. Pas aussi fruste que le concierge. Je vais de temps en temps à l'église. En fait je ne pêche pas vraiment. De quoi devrai-je me repentir ? Bien sur, j'ai eu quelques péchés de jeunesse, mais qui ne n'a pas péché dans ma jeunesse ? Et maintenant je ne ressens pas le besoin de me confesser, ... » A tous ces gens je veux dire : chers amis, malheureusement, vous ne pouvez même pas imaginer à quel point le péché vous a envahi, combien le mal tient votre âme en son pouvoir. Vous ne voyez que de petites feuilles sur ce que vous pensez être un germe de péché dans votre âme, mais ses racines sont en fait terriblement profondes ! Et pour détruire le péché en soi, pour qu'il n'enserme plus votre âme de ses rets, il vous faut impérativement y réfléchir, vous rappeler tout ce que vous avez fait un jour, vous repentir.

La guérison par le Christ : Je vous suggérerais de lire le merveilleux livre de l'archimandrite Jean (Krestyankin) « L'expérience d'une confession », où il

explique ce que signifient pour l'homme moderne les commandements de l'Ancien Testament, ceux que vous connaissez tous : tu ne tueras, tu ne voleras pas, etc., et comment comprendre les commandements donnés par le Christ pour notre bonheur. Je pense que les yeux s'ouvriront pour nombre d'entre vous et vous vous rendrez compte que votre vie est bel et bien remplie de graves péchés. Mais ce n'est pas une raison de se laisser aller au désespoir, savoir cela ne doit pas vous écraser. Cette connaissance doit vous ramener à Dieu, vous conduire au Christ. Si nous reconnaissons nos péchés, ce n'est pas pour pleurer et nous désoler, bien que cela soit parfois nécessaire, mais pour qu'ayant diagnostiqué notre maladie de pécheur, nous allions chez le médecin, le Christ, et recevions la guérison. Le Seigneur peut vous libérer de la puissance du diable ; vous soulager de ce qui vous fait souffrir ; de ce qui fait peser votre âme ce fardeau invisible mais tellement lourd.

2. Pourquoi se confesser ?

Il ne suffit pas, après avoir lu le livre, de se repentir devant Dieu par la prière. Certains me demandent : *"Pourquoi devrais-je me confesser ? Je me remémore déjà tous mes péchés chaque jour et j'en demande pardon à Dieu."* Alors je leur pose question : **mais comment savez-vous que vos péchés sont pardonnés ?** Après tout, nos sens peuvent nous tromper. Il arrive parfois que, assis dans le train, il nous semble que le train part, mais en fait notre train ne bouge pas et c'est le train voisin qui part et que nous voyons bouger par la fenêtre. Les impressions sont trompeuses dans cette vie.

Et ici aussi : il y a sur terre des gens qui ont reçu le pouvoir de pardonner les péchés et c'est à eux qu'il faut s'adresser : ce sont les prêtres ; ils ont chacun un pouvoir donné par Dieu pour guérir les âmes. Par le prêtre, quel qu'il fût, quand quelqu'un vient à lui avec foi en Dieu, Dieu lui-même agit. Ce n'est pas le prêtre qui pardonne les péchés - Dieu pardonne les péchés. Le prêtre est seulement un médiateur entre Dieu et vous. Et sans le médiateur qui dit : « **Dieu t'a pardonné** » qui en témoigne le jour de la confession et aussi le Jour du Jugement, il est impossible de recevoir le pardon des péchés ; il est impossible de savoir exactement ce qu'il en est. Bien entendu, si quelqu'un vit dans le désert, et il qu'il n'y a pas de prêtre à proximité, Dieu peut le pardonner directement. Mais si il y a une église, si il ya une personne spéciale que Dieu a mise là, et vous le dédaignez - comment pouvez-vous obtenir le pardon des péchés ?

3. A qui se confesser ?

Pour organiser une rencontre avec le prêtre, mieux vaut ne pas demander à ceux qui travaillent

dans l'église car ils ne vous aideront pas objectivement : ils protègent généralement "leur" prêtre, considérant qu'il a beaucoup à faire ; il vaut mieux s'adresser directement au prêtre lui-même. Mais avant cela, voyez donc comment il agit avec les autres : s'il est plein de bonté, s'il sourit, s'il parle à quelqu'un avec gentillesse, alors vous pouvez vous approcher franchement. Il est très important de trouver un bon prêtre pour la première confession ; ensuite vous choisirez peut-être comme père spirituel un vieux starets strict, qui va faire votre éducation... et ce sera bénéfique. Mais pour la première fois, pour la première confession, il faut **un prêtre qui se tient à la porte, comme un portier, et laisse chacun entrer dans l'église.**

Si vous habitez une grande ville, où il y a beaucoup d'églises, vous pouvez aussi choisir un prêtre qui vous soit proche : une personne éduquée a besoin d'un prêtre intellectuel, quelqu'un de simple – un prêtre plus simple, et un autre pourrait encore vouloir que le prêtre ait le sens de l'humour. Mais il vaut mieux choisir un prêtre d'âge mûr, expérimenté, qui a entendu beaucoup de confessions : ce que vous direz ne va probablement pas l'étonner et il réagira calmement à ce que vous lui révélez. **Un prêtre bon et expérimenté - voilà ce qu'il vous faut.** Et pour le trouver il faut absolument en faire la prière à Dieu.

4. Avant la confession

Dites simplement au prêtre : « *Père, je ne me suis jamais confessé* » ou, « *je ne me suis pas confessé depuis très longtemps* », ou « *je voudrais parler sérieusement de la confession ; je ne comprends pas tout. Pourriez-vous m'accorder un moment ? Dites-moi quand venir ? Je vais m'arranger au travail, je viendrais tard le soir s'il le faut, ou le dimanche. Accordez-moi simplement une demi-heure. Et je ne voudrais pas que d'autre nous entendent. Je voudrais parler avec vous seul.* » Il faudra alors faire ce que le Père vous dira. S'il répond qu'il est très occupé et ne peut pas trouver de temps pour vous – il faut aller en chercher un autre.

Si vous n'êtes pas prêt pour la confession et voulez juste en parler – dites le clairement au prêtre. Au cours de l'entretien, n'ayez pas honte et dites simplement ce que vous pensez. Ne craignez pas d'offenser le prêtre par votre incrédulité, n'ayez pas peur de lui ouvrir des pensées qui vous paraissent mauvaises, mais qui sont prénantes et vous tourmentent.

Vous devez être sincère et honnête. Si vous ne comprenez pas quelque chose, dites-le : « *Je ne comprends pas pourquoi je ne peux pas vivre avec la femme que j'aime sans m'engager dans le mariage ?* » Ou « *Pourquoi faut-il laisser naître chaque enfant, pourquoi ne peut-on se prémunir contre cela ?* » ou « *Pourquoi faut-il jeûner ?* » ou « *Pourquoi Dieu, s'Il existe, permet-il tant de souffrances ?* » ou « *Comment peuvent être sauvés les gens qui ne connaissent pas le Christ ?* ».

Comme cela, carrément, sans fausse honte il faut poser au Père toutes les questions que vous avez à poser. Demandez-lui d'expliquer pourquoi certai-

actions sont considérées comme un péché dans l'Église. Vous pouvez même poser des questions concernant le prêtre lui-même s'il veut bien vous répondre : « *comment êtes-vous devenu croyant ? Pourquoi croyez-vous que Dieu existe ? Comment jeûnez-vous ? Est ce difficile ? Comment récitez-vous les prières ?* Surtout racontez bien tout sur vous-même : votre cheminement, votre façon de croire en Dieu, de prier Dieu. Il faut parler franchement, ouvertement.

Il peut arriver que le prêtre ne vous comprenne pas... Alors il faut en chercher un autre : mêmes si tous les prêtres sont habillés de la même façon et se ressemblent, ils sont en fait tous différents. Comme des médecins de différentes spécialités, chacun a son talent, ses particularités, ses dons spécifiques. Et il faut trouver SON prêtre. Celui à qui vous pourrez vous confier, confier votre vie, vos proches, vos secrets les plus intimes et vos projets. Celui que vous écouterez comme si c'était la voix de Dieu.

Supposons que vous avez décidé de vous repentir de vos péchés pendant la confession. Il faudrait alors se remémorer votre vie et faire une liste pour ne rien oublier. Seulement il faut faire attention pour que cette liste ne tombe pas entre les mains de votre femme ou mari, que vos enfants ou vos collègues ne la voient pas. Cette liste peut être détaillée, ou ce peut être un bref résumé, un compte rendu sténographique.

Il n'est pas nécessaire de jeûner avant la confession¹, mais il est bon de lire l'Évangile, au moins l'un des quatre, et de comparer sa vie avec ce qui y est écrit.

Pendant la confession il ne faut pas se contenter de parler de ce que votre conscience vous reproche, il faut aussi aborder ce que l'Église considère comme péché : lisez quelque chose sur ce sujet, mais sans excès ; méfiez vous surtout de ces listes de péchés douteuses qui énumèrent n'importe quoi comme « tuer les moustiques pendant la prière », ou « se prélasser dans son bain », etc. Prenez plutôt le livre de l'archimandrite Jean (Krestyankin) sur la façon de se préparer à la confession, et parlez-en avec le prêtre au cours de votre entretien.

5. Quand vaut-il mieux ne pas se confesser ?

Avant que vous ne commenciez à énumérer vos péchés lors de la confession, le prêtre lira une prière. Il faut essayer de la comprendre et de s'y conformer. En traduction cela donne à peu près ceci : « **Voici, mon enfant, que le Christ est présent de manière invisible pour recevoir ta confession : n'aie pas honte, ne crains pas, et ne me cache rien ; mais, sans réticence, dis-moi tout ce en quoi tu as péché, pour en recevoir le pardon de notre Seigneur Jésus Christ. Voici Sa croix, Son Évangile, Son icône devant nous ; et moi, je ne suis qu'un témoin, pour rendre témoignage devant lui de tout ce que tu m'auras dit. Si tu me caches quelque chose, tu porteras double**

¹ Sauf si elle précède la communion. La question du jeûne eucharistique est elle aussi un sujet de discussion possible avec le prêtre. (ndr)

péché. Veille donc, puisque tu es venu(e) chez le médecin de l'âme pour recevoir la guérison à ne pas le quitter sans être guéri (e)".

Au cours de la confession, le prêtre est habituellement debout à côté du pénitent, parce que l'homme se confesse à Dieu. Vous êtes debout devant Dieu et vous dites à Dieu : "Seigneur, pardonne-moi par ce que j'ai fait ceci et cela. Pardonne-moi d'avoir commis ce péché."

Il faut se repentir dans la prière, en s'adressant à Dieu. Le prêtre se tient à côté de vous et prie pour vous. Mais à ce moment là il vaut même mieux ne pas le regarder mais vous tourner vers Dieu qui est en face de vous. Pour l'indiquer il y a une croix et l'Évangile sur le lutrin devant vous. Le Christ est ici devant vous, et vous vous confessez à Lui. Mais si vous ne croyez pas cela, alors il vaut alors peut-être mieux ne pas se confesser. Mieux vaut alors tout simplement parler au prêtre. C'est uniquement en croyant que le Christ est invisiblement présent et reçoit votre confession qu'on peut se confesser.

6. Comment ne pas avoir peur de la confession ?

Ensuite le pénitent commence à se repentir de ses péchés. Ne craignez rien : le prêtre ne vous considérera pas différemment même s'il apprend de terribles secrets ; en fait j'aime plus ceux qui se repentent de péchés graves que ceux qui n'ont rien à se reprocher. Car si une personne se repent de ses péchés, elle réalise un véritable exploit ; elle corrige l'orientation de sa vie. Et je ressens un sentiment en réponse : l'amour, la compassion. Le prêtre ne vous condamnera pas et ne racontera à personne ce que vous lui avez dit en confession (s'il le faisait, il ne serait plus prêtre, il serait privé de la grâce du sacerdoce et sera exclu de la prêtrise). Le prêtre est lui-même pécheur et il comprend à quel point il vous est difficile de lutter contre le péché ; et ce surtout si vous aviez vécu jusque là sans connaître Dieu. Le prêtre compatit et veut vous aider.

Mais la confession – ce n'est pas seulement une lamentation pour ses péchés. C'est aussi l'engagement ferme de se corriger. Et comment corriger sa façon de vivre ? Beaucoup de livres ont été écrits sur ce sujet mais, de même que le meilleur manuel de guitare ne remplacera jamais un professeur, de même les livres sur la vie spirituelle ne remplaceront jamais les conseils d'un père spirituel. Quand vous aurez fini l'énumération de vos péchés, écoutez ce que dira la Père. Et priez Dieu pour entendre ce que Dieu Lui-même veut répondre à votre confession.

Le prêtre – c'est un robinet d'où coule l'eau – ce n'est pas lui la source de l'eau : cette grâce qui passe par lui vient en fait de Dieu. Et tout le secret c'est d'apprendre à se servir de ce robinet : il faut aller aborder le prêtre avec confiance. Il arrive que les prêtres se trompent, mais le Seigneur a la puissance pour les inspirer et corriger l'erreur. Il arrive que j'aie du mal à trouver quoi répondre à un pénitent, et quelquefois je dis des choses qui me surprennent moi-même. Mais ce n'est pas mon mérite : le mérite

revient au pénitent qui m'a parlé avec foi, avec confiance dans la grâce qui repose sur les membres du clergé

7. Après la confession des péchés

Quand vous aurez écouté les conseils du prêtre vous pouvez vous agenouiller, et il vaut d'ailleurs mieux le faire. Le prêtre vous couvrira de son étole (ou epithrachéon²) et dira une prière - les prêtres disent soit une prière courte, soit une prière plus complète. C'est à ce moment que Dieu vous pardonne vos péchés. Et il faut alors prier avec beaucoup de ferveur, promettre de vous corriger et demander à Dieu la force de le faire. Puis vous vous lèverez et le prêtre vous donnera la croix et l'Évangile à vénérer : en faisant cela vous faites une promesse solennelle, un vœu à Dieu de ne pas répéter ces péchés dont vous venez de vous repentir. Il faut prendre cela très sérieusement et se surveiller pour ne pas renier sa promesse. On n'y arrive pas toujours, mais alors il faudra s'en repentir encore et encore.

Et s'en repentir avec un sentiment de repentance encore plus profond. Parce que, si vous vous êtes repenti d'un péché, et vous le répétez, ce péché demande une repentance spéciale et il faut absolument dire au prêtre que vous vous en êtes déjà repenti, mais que vous êtes retombé dans ce péché et en demandez à nouveau pardon à Dieu. C'est très important : il faut promettre à Dieu de revenir dans le droit chemin après s'être repenti.

Le repentir, chers amis, c'est comme un second baptême. C'est le renouvellement de cette grâce que Dieu nous donne dans le baptême et la chrismation. Dans le repentir vous vous réunissez à l'Église ; vous devenez membre de l'Église ; de cette Église à laquelle appartiennent les saints. Vous devenez saint vous-même car les saints ce ne sont pas des espèces d'êtres parfaits mais des pécheurs qui se sont repentis ; et vous pouvez devenir l'un d'eux. Lorsque vous ressentirez cette joie du repentir, cette joie d'être pur, cette joie d'avoir bonne conscience, si jamais vous êtes gratifiés de ce don immense, alors, je pense, vous essayerez de venir plus souvent vous confesser. Mais le Diable va vous en détourner : tantôt vous n'avez pas le temps, ou bien quelque chose vous gêne, des obligations vont brusquement apparaître, carrément des obstacles physiques... Vous reportez d'une fois sur l'autre et vous voilà tout content : on ne confesse pas au moment où vous vous décidez !

Cela arrive aussi et ce sont des astuces du diable, car il va inventer toutes sortes de maux. Mais il faut absolument vaincre cette puissance du mal avec l'aide de la prière et il faut faire que la confession devienne régulière. Ainsi, d'une fois à l'autre, d'une confession à l'autre, vous allez monter l'échelle de la perfection spirituelle, monter vers le Royaume des Cieux.

Fin et Gloire à Dieu !

2 L'Epitachelion est l'étole sacerdotale qui est portée autour du cou. Il symbolise l'effusion du Saint Esprit et aucune célébration n'est possible sans lui. (ndt)

Que Dieu n'est pas auteur du mal

Homélie de Saint Basile le Grand

Plusieurs sortes d'instructions nous sont données par David, ce divin psalmiste, ce digne organe de l'Esprit-Saint qui opérait en lui. Tantôt le prophète nous rapportant ses propres malheurs et le courage avec lequel il a supporté ses disgrâces nous laisse, par son exemple, une excellente leçon de patience, comme lorsqu'il dit : « Seigneur pourquoi ceux qui me persécutent se sont-ils multipliés ? » (Ps 3,1) Tantôt il célèbre la bonté de Dieu et la promptitude du secours qu'il accorde à ceux qui le cherchent avec droiture. « Le Dieu, dit-il, qui est le principe de ma justice, m'a exaucé au moment où je l'invoquais » (Ps 4,1), paroles conformes à ces autres du prophète Isaïe : « Lorsque vous parlerez encore, il vous dira : "Me voici" » (Is. 58. q.) ; c'est-à-dire, vous n'aurez pas encore cessé de l'invoquer, et il aura exaucé votre demande. Ensuite, adressant à Dieu des prières, il nous apprend comment des pécheurs doivent l'apaiser : « Seigneur, ne me reprends pas dans ta colère, et ne me châtie pas dans ton irritation. » (Ps 6, 1). Dans le douzième psaume, après s'être étendu sur une épreuve par où il avait passé, en disant : « Jusques à quand, Seigneur, m'oublieras-tu sans fin ? Jusques à quand vas-tu détourner de moi ta face ? » (Ps. 12. 1.) ? après nous avoir appris dans tout le psaume à ne pas nous laisser abattre par les afflictions, mais à attendre la bonté de Dieu, et à nous convaincre que c'est par des vues de sagesse qu'il nous livre aux afflictions, mesurant à chacun les épreuves en proportion de sa foi ; après donc qu'il a dit : « Jusques à quand, Seigneur, m'oublieras-tu sans fin ? Jusques à quand vas-tu détourner de moi ta face ? » il passe aussitôt à la perversité des impies, et qu'en dit-il ? Lorsqu'ils éprouvent dans la vie quelque contre-temps, trop faibles pour supporter les événements fâcheux, ils doutent et sont incertains s'il est un Dieu qui gouverne les choses humaines, qui examine ce qui se passe sur la terre, qui traite chacun selon son mérite. Ils vont plus loin, lorsque le malheur continue à les persécuter de plus en plus, ils confirment en eux-mêmes cette opinion perverse, et déclarent dans leurs cœurs qu'il n'y a pas de Dieu : « L'insensé a dit dans son cœur : "Il n'y a pas de Dieu" » (Ps 13,1). Et dès qu'une fois il s'est persuadé de cette horrible doctrine, il se livre sans réserve à tous les excès. Car s'il n'est pas d'être qui examine ce qui se passe parmi les hommes, s'il n'est pas d'être qui rende à chacun ce qu'il mérite selon ses actions, qu'est-ce qui empêche d'opprimer le pauvre, d'égorger les orphelins, d'assassiner la veuve et l'étranger, de se permettre tous les crimes, de se souiller par les passions les plus infâmes, les plus abominables, les plus brutales ? Aussi le Roi-Prophète, comme par une suite de cette pensée : « Il n'y a pas de Dieu », ajoute : « Ils sont corrompus, abominables dans leur conduite ». Car il est impossible de ne pas s'écarter de la voie droite lorsqu'on est parvenu à oublier Dieu dans son cœur. Pourquoi les nations ont-elles été livrées à leur sens

réprouvé, et font-elles des actions peu convenables ? n'est-ce point parce qu'elles ont dit : « Il n'y a point de Dieu » (Rm 1,28) ? Pourquoi les gentils sont-ils tombés dans des passions qui déshonorent l'humanité (Rm 1,23 et suiv.) ? pourquoi chez eux les femmes ont-elles changé l'usage qui est selon la nature, et que les hommes commettent des infamies les uns avec les autres n'est-ce point parce qu'ils ont transféré l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu incorruptible, à des figures d'oiseaux, de bêtes à quatre pieds et de serpents ?

Celui-là est donc insensé, privé de raison et d'intelligence, qui va jusqu'à dire qu'il n'y a pas de Dieu : celui-là en approche beaucoup et ne lui cède guère en folie, qui ose dire que Dieu est l'auteur du mal. Je les crois tous deux également coupables, parce que tous deux nient également l'Être bon, l'un en disant qu'il n'existe plus, l'autre en décidant qu'il n'est pas bon. Car s'il est l'auteur du mal, il n'est pas bon. Ainsi c'est nier Dieu de part et d'autre.

D'où viennent donc, dira-t-on, les maladies, les morts prématurées, les destructions de villes les naufrages, les guerres, les pestes toutes ces calamités sont des maux, et toutes sont l'ouvrage de Dieu. Ainsi à quel autre qu'à Dieu attribuer tout ce qui arrive Puisque nous sommes tombés sur une question célèbre et qui est fort agitée, nous allons l'examiner avec le plus grand soin ; et prenant des principes convenus, nous tâcherons de l'expliquer de la manière la plus claire et la moins confuse.

Avant tout, il faut bien nous persuader qu'étant l'ouvrage de Dieu, conservés par ce même Dieu qui œuvre à notre égard dans les moindres détails, nous ne pouvons rien souffrir contre sa volonté, et que ce que nous souffrons ne nous est pas nuisible, ni tel que nous puissions rien imaginer de meilleur. La mort vient de Dieu ; mais la mort n'est point du tout un mal, si ce n'est la mort du pécheur, parce que la sortie de ce monde est pour lui le commencement des supplices de l'enfer. Quant aux tourments de l'enfer, ils n'ont pas Dieu pour auteur, mais nous-mêmes, puisque la source et le principe du péché viennent de nous et de nos choix. Nous pouvions ne rien éprouver de fâcheux en nous abstenant du mal ; nous avons été entraînés dans le péché par l'attrait du plaisir ; par quelle raison spécieuse pourrions-nous donc soutenir que nous ne sommes pas nous-mêmes la cause de nos peines ? Une chose est mauvaise par rapport à nos sens ou par sa propre nature. Ce qui est mauvais par sa nature dépend de nous : l'injustice, l'insolence, la sottise, la lâcheté, la jalousie, les meurtres, les empoisonnements, les impostures, et tous les autres vices semblables qui souillent une âme faite à l'image du Créateur et qui obscurcissent sa beauté. Nous appelons encore mauvais ce qui est pénible et douloureux pour nos sens : les maladies, les blessures, le manque du

nécessaire, la diffamation, les pertes d'argent, la mort de nos proches et de nos amis. Chacun de ces maux nous est envoyé pour notre utilité par un maître sage et bon. S'il nous ôte les richesses quand nous en usons mal, c'est pour nous ôter un instrument d'injustice. Il nous envoie la maladie, parce qu'il nous est plus utile que les membres de notre corps soient enchaînés par la douleur, que d'avoir les mouvements de la concupiscence libres pour le péché. Il nous envoie la mort, lorsque le terme de notre vie est accompli, terme qu'un juste jugement de Dieu a marqué pour chacun dès le commencement, prévoyant de loin ce qui est utile à chacun de nous. Les pestes, les sécheresses, les inondations, sont les fléaux communs des peuples et des villes, propres à punir leurs excès. Comme donc un médecin est regardé comme bienfaiteur, quoiqu'il cause des peines et des douleurs au corps, parce qu'il attaque la maladie et non le malade ; de même Dieu est bon, parce qu'il sauve le tout en punissant des parties. Loin de faire des reproches à un médecin, qui coupe, bride ou retranche entièrement des parties du corps, vous le payez, vous l'appellez sauveur, parce qu'aux dépens d'une modique partie du corps, il arrête le mal avant qu'il le gagne tout entier. Et lorsque, dans un tremblement de terre, vous voyez une ville s'écrouler sur ses habitants, ou un vaisseau disparaître au milieu de la mer avec les hommes qu'il portait, vous vous permettez des murmures et des blasphèmes contre le vrai Médecin et le véritable Sauveur ! Cependant vous deviez comprendre que, dans les maladies humaines qui sont peu considérables et qui peuvent être guéries, on se contente d'employer des remèdes utiles ; mais lorsqu'elles sont au-dessus de tout remède, il faut nécessairement retrancher les parties gangrenées, de peur que le mal gagnant de proche en proche, n'arrive jusqu'aux sources de la vie. De même donc que ce n'est pas le médecin ; mais la maladie qui est cause qu'on emploie le fer et le feu ; ainsi, dans les destructions de villes, qui ont pour principe les excès de leurs crimes, Dieu est déchargé de tout reproche.

Mais, dit-on, si Dieu n'est pas auteur du mal, pourquoi est-il dit dans l'Écriture ? « Moi qui ai formé la lumière et les ténèbres, qui fais la paix et qui crée les maux » (Is 45,7) ; et encore : « Le Seigneur a envoyé les maux sur les portes de Jérusalem » (Mi 1,12) ; et encore : « Il n'arrive point de mal dans la ville qui ne vienne de la part du Seigneur » (Amos 3,6). « Considérez, dit Moïse dans son fameux cantique, considérez que c'est moi seul qui suis, et qu'il n'est pas d'autre Dieu que moi. C'est moi qui ferai mourir et qui ferai vivre, qui blesserai et qui guérirai » (Dt 32,29).

Mais aucun de ces passages, si l'on pénètre dans le sens de l'Écriture, n'accuse Dieu et ne le représente comme auteur et créateur du mal. Quand Dieu dit : « C'est moi qui ai formé la lumière et les ténèbres », il ne fait par là que se représenter lui-même comme le créateur de tous les êtres, et non comme l'auteur du mal. De peur donc que vous ne pensiez que l'auteur de la lumière est autre que celui des ténèbres, il se dit

lui-même créateur des objets les plus opposés dans la nature. Il ne veut pas que vous vous imaginiez qu'un certain être a créé la feu, un autre l'eau, un autre l'air, un autre la terre, parce que ces éléments ont des qualités opposées ; considération qui en a déjà fait recourir plusieurs à la pluralité des Dieux. Il fait la paix et il crée les maux. Il fait la paix principalement en vous, lorsque, par une bonne doctrine, il ramène la paix dans votre âme, et qu'il apaise les passions révoltées contre elle. Il crée les maux, c'est-à-dire, il les transforme, il en change la nature, de sorte qu'ils cessent d'être des maux et qu'ils deviennent des biens. « Ô mon Dieu, dit David, crée en moi un cœur pur » (Ps 50,12) non en le faisant passer du néant à l'existence, mais en le renouvelant, parce qu'il est invétéré dans le mal. « Afin, dit saint Paul, qu'il crée deux hommes en un seul homme nouveau » (Ep 2,15). Ici créer n'est pas non plus tirer du néant, mais transformer ce qui existe déjà. Si quelqu'un, dit le même apôtre, est devenu en Jésus-Christ une nouvelle créature (2Co 5,17). N'est-ce pas Dieu, dit Moïse, qui est votre père ? n'est-ce pas lui qui vous a possédé, qui vous a fait et qui vous a créé (Dt 52,6.) ? Le mot créé, employé après celui de fait, nous apprend et nous démontre que le mot de création doit s'entendre ici, comme il s'entend souvent, dans le sens d'amélioration. Ainsi Dieu fait la paix, par-cela même qu'il crée les maux, c'est-à-dire, qu'il les change en biens. D'ailleurs, quand vous entendriez par la paix, l'exemption de la guerre, et que vous appelleriez mal les inconvénients que la guerre entraîne, expéditions au loin, travaux, veilles, terreurs, sueurs, blessures, massacres, prises de villes, servitudes, exils, ce qu'offre de pitoyable le tableau de malheureux au pouvoir de l'ennemi, en un mot, toutes les disgrâces lui accompagnent la guerre, nous disons quelles arrivent par un juste jugement de Dieu, qui, par ce fléau, châtie les peuples qui l'ont mérité. Ou bien, nierez-vous que Sodome ait été consumée par le feu après ses infamies ? nierez-vous que Jérusalem ait été détruite, que son temple ait été désolé, après l'horrible fureur des Juifs contre le Seigneur Jésus ? Cette destruction devait-elle en toute justice s'opérer autrement que par les armes des Romains, auxquels ces ennemis de leur propre vie avaient livré le Fils de Dieu ? Ainsi les maux de la guerre sont quelquefois un juste châtiment infligé à des coupables. Ces paroles : « Je ferai mourir et je ferai vivre », peuvent être prises, si vous voulez, dans leur sens naturel, parce que la crainte édifie les simples. « Je blesserai et je guérirai » ; cela aussi peut être utile, entendu naturellement, parce que la plaie produit la crainte, et que la guérison excite à l'amour. Vous pouvez néanmoins entendre les mêmes paroles dans un sens plus relevé. Je ferai mourir, au péché ; je ferai vivre, à la justice. Autant l'homme extérieur se détruit en nous, autant l'homme intérieur se renouvelle (2Co 4,16). Celui que Dieu fait mourir n'est pas autre que celui qu'il fait vivre ; mais il fait vivre le même homme en le faisant mourir ; il le guérit en le blessant, suivant ces paroles des Proverbes : « Vous le frapperez avec la verge, et vous arra-

chez son âme à la mort » (Pv 23,4). Ainsi donc la chair est blessée afin que l'âme soit guérie ; le péché est mis à mort afin que la justice vive. Quant à ce passage : « Le Seigneur a envoyé les maux sur les portes de Jérusalem », il s'explique de lui-même. Quels maux ? le bruit des chars et des cavaliers. Lorsque vous lisez dans l'Écriture : « Il n'est point arrivé de mal dans la ville qui ne vienne de la part du Seigneur », remarquez qu'elle entend par mal la punition infligée aux pécheurs pour les corriger de leurs fautes. Je vous ai affligé, dit Dieu, et je vous ai tourmenté par la famine pour votre bien (Dt 8,3) : j'ai voulu arrêter vos injustices avant qu'elles ne s'étendissent outre mesure, comme on arrête un courant d'eau par une bonne muraille et par une forte digue. De-là, les maladies des villes et des nations, les sécheresses de l'air, la stérilité de la terre, les événements fâcheux que chacun éprouve dans la vie, arrêtent les progrès du vice. Ainsi ces sortes de maux nous viennent de la part de Dieu pour empêcher les vrais maux de naître. Il a imaginé les afflictions du corps et les peines extérieures pour couper cours au péché. Ainsi Dieu détruit le mal, mais le mal ne vient pas de Dieu. De même le médecin ôte la maladie, mais ne donne pas la maladie. Les destructions de villes, les tremblements de terre, les inondations, les défaites des armées, les naufrages, toutes les calamités qui font périr une infinité d'hommes, soit qu'elles viennent de la terre, de la mer, de l'air, du feu, ou d'une cause quelconque, sont envoyées, pour corriger ceux qui restent, par Dieu qui emploie des iléaux publiés pour châtier la perversité publique.

Le péché qui est le mal proprement, et qui seul mérite ce nom, dépend de notre volonté, puisqu'il est en notre pouvoir de nous livrer au vice soit de nous en abstenir. Parmi tous les autres maux, les uns nous sont envoyés comme des occasions de signaler notre courage, ainsi qu'à Job la mort de tous ses enfants à-la-fois, la perte en un moment de toute sa fortune, l'affreux ulcère répandu sur tout son corps. Les autres sont comme le remède des péchés ; ainsi David essuya l'opprobre de sa maison pour expier les excès d'une passion criminelle. Nous remarquons encore une autre espèce d'accidents terribles, envoyés par un juste jugement de Dieu pour rendre plus sages les hommes portés au crime, comme lorsque Dathan et Abiron furent engloutis par la terre qui ouvrit ses abîmes pour les dévorer (Nb 16,31). Ce ne furent pas eux alors qui devinrent meilleurs par une telle punition, puisqu'ils descendirent tout vivants dans l'enfer, mais ils rendirent les autres plus sages par leur exemple. Ainsi Pharaon fut submergé avec toutes ses troupes. Ainsi les anciens habitants de la Palestine furent exterminés. Au reste, quoique l'Apôtre dise dans un endroit : « Des vases de colère formés pour la perdition » (Rm 9,22), ne vous imaginez pas que Pharaon fût d'une constitution mauvaise, parce qu'alors il se croit juste de s'en prendre à celui qui la créa ; mais que le mot même de vase vous apprenne que chacun de nous a été fait pour un usage utile. Et comme dans une grande maison il y a des vases d'or, d'argent, d'argile ou de bois, et que chaque homme,

par un effet de sa volonté propre, a une ressemblance avec ces diverses matières ; le vase d'or est celui dont les mœurs sont pures et franches, le vase d'argent est celui qui est d'un mérite inférieur à ce premier ; le vase d'argile est celui qui n'a point de goût que pour la terre, et qui est propre à être brisé ; le vase de bois est celui qui est facilement souillé par le péché, et qui devient un aliment pour le feu éternel : ainsi le vase de colère est celui qui, comme un vase matériel, reçoit toute la puissance du démon, et qui, par un effet de la corruption, répandant une odeur infecte, ne peut plus être employé à aucun usage, n'est plus digne que d'être détruit et anéanti. Comme donc il fallait que Pharaon fût brisé, le sage et habile Administrateur des âmes l'a disposé à devenir un exemple célèbre et à jamais mémorable, afin que par son malheur, il fût du moins utile aux autres, puisque son extrême malice le rendait incorrigible. Il l'a endurci en augmentant sa malice naturelle par la patience du juge et par le délai de la punition, afin que sa perversité étant enfin parvenue à son dernier terme, il pût signaler, dans la personne d'un roi coupable, sa justice souveraine. C'est pour cela qu'après avoir commencé par de moindres plaies, et ajoutant toujours jusqu'aux plus grands fléaux, il n'a point fléchi son caractère dur et opiniâtre, mais l'a trouvé bravant sa douceur, et exercé, pour ainsi dire, par l'habitude aux maux dont il le frappait. Toutefois, il ne l'a livré à la mort que lorsqu'il se submergea lui-même par cette fierté d'âme qui lui inspira l'audace d'entrer dans la voie des justes, qui lui fit croire qu'il pourrait traverser la mer Rouge comme le peuple de Dieu.

Instruit par Dieu même, sachant distinguer les différentes sortes de maux, voyant ce qui est véritablement mal, comme le péché dont la fin eut la mort, et ce qui n'est mal qu'en apparence mais ce qui a la force du bien, comme les afflictions qui sont envoyées pour couper cours au péché, dont les fruits sont le salut éternel des âmes ; cessez de vous plaindre des dispositions du Très-haut, et en général ne regardez pas Dieu comme l'auteur de la substance du mal, ne vous imaginez pas que le mal soit une substance particulière. Non, la perversité n'est pas une créature vivante ; nous ne pouvons pas nous la représenter semer comme quelque chose qui existe réellement. Le mal est la privation du bien. L'œil a été créé. La cécité est survenue par la perte des yeux ; de sorte que si l'œil n'eût pas été d'une nature corruptible, la cécité n'aurait pu s'introduire. Ainsi le mal n'a pas une substance particulière, mais survient par les blessures faites à l'âme. On ne peut pas dire qu'il soit incréé, comme le disent ces impies qui accordent à la nature mauvaise le même honneur qu'à la nature bonne, puisque, suivant eux, l'une et l'autre est sans principe et avant toute création. On ne peut dire non plus qu'il ait été créé : car si tout vient de Dieu, comment l'être mauvais est-il venu de l'être bon ? ce qui est honteux ne vient pas de ce qui est honnête, ni le vice de la vertu. Lisez la création du monde, et vous verrez que tout ce que Dieu a créé était bon et très-bon. Le mal n'a donc pas été créé avec le bien. La

créature spirituelle, ouvrage de Dieu, n'a pas reçu l'existence avec un mélange de perversité. En effet, s'il est vrai que les êtres corporels n'avaient pas en eux de mal avec lequel ils aient été créés ; comment les êtres spirituels, qui l'emportent tellement pour la pureté et la sainteté, auraient-ils une substance commune avec le mal.

Cependant le mal existe, et son pouvoir montre qu'il est répandu dans toute la vie. D'où a-t-il donc l'existence, si l'on ne peut dire, ni qu'il soit sans principe, ni qu'il ait été créé ? Que ceux qui nous font ces questions nous permettent de leur faire celle-ci : D'où viennent les maladies ? On ne peut dire que la maladie soit créée, ni qu'elle soit l'ouvrage de Dieu. Les animaux ont été créés avec les parties naturelles qui leur conviennent ; ils sont passés à la vie avec leurs membres entiers et parfaits, et ils n'ont été malades que par une altération de la nature. Ils perdent leur santé par un mauvais régime ou par quelque autre cause. Dieu a donc créé le corps et non la maladie ; il a fait l'âme et non le péché. L'âme a été viciée en perdant sa bonté naturelle. Et quel était son bien principal ? d'être attachée à Dieu et de lui être unie par la charité. La perte de cette charité a plongé dans une foule de maladies de diverses espèces. Et comment est-elle susceptible du mal ? par une conséquence de son libre choix, qui convient surtout à une nature raisonnable. Créée à l'image de Dieu, dégagée de toute nécessité, douée d'une liberté parfaite, notre âme conçoit le bien et en connaît la jouissance ; elle a le pouvoir, en persistant dans la contemplation du beau et dans la possession des choses spirituelles, de conserver sa vie naturelle : elle a aussi le pouvoir de s'écarter de ce qui est beau et honnête, comme il lui arrive lorsque, rassasiée d'une volupté bienheureuse, appesantie par une sorte de sommeil, et comme précipitée de la région supérieure, elle se mêle à la chair en se prostituant à de honteux plaisirs.

Adam vivait en haut, non par l'élévation de son séjour, mais par la sublimité de son esprit, lorsque nouvellement animé, contemplant le ciel, ravi des beautés qui frappaient ses regards, il était transporté d'amour pour son bienfaiteur, qui l'avait gratifié de la jouissance d'une vie éternelle et des délices d'un paradis, qui lui avait donné la même principauté qu'aux anges, la faculté de vivre comme les archanges et entendre la parole divine. Ajoutez à tout cela que, sous la protection de Dieu même, il jouissait des biens dont il l'avait comblé. Rassasié bientôt de tous ces plaisirs, devenu insolent par la satiété, il préféra à une beauté intellectuelle ce qui paraissait agréable aux yeux de la chair, et il regarda la satisfaction des sens comme plus précieuse que les jouissances spirituelles. Il fut donc aussitôt chassé du paradis, exclus d'une vie bienheureuse, étant devenu méchant, non par nécessité, mais car son imprudence. Ainsi il a commis le péché par un effet de sa volonté pervertie, et il est mort par une suite du péché : car la solde du péché est la mort (Rm 6,23). Autant il s'éloignait de la vie, autant il approchait de la mort. Dieu est la vie, la mort est la privation de la

vie : Adam s'est donc procuré la mort en se séparant de Dieu, selon ce qui est écrit : « Ceux qui s'éloignent de toi périront » (Ps 72,27). Ainsi Dieu n'a pas créé la mort, mais c'est nous-mêmes qui nous la sommes attirée par nos dispositions perverses. Cependant il n'a pas empêché notre dissolution pour notre propre avantage, pour ne pas éterniser notre faiblesse, en nous laissant vivre éternellement : comme si quelqu'un refusait d'approcher du feu³ un vase d'argile fêlé, jusqu'à ce qu'il remédiât à ce vice de son altération, en le refondant de nouveau.

Mais pourquoi, dira-t-on, Dieu en nous créant ne nous a-t-il pas faits impeccables, de sorte que nous ne pourrions pécher quand même nous le voudrions ? c'est que vous-même vous ne regardez pas vos serviteurs comme affectionnés pour vous lorsqu'ils sont enchaînés par la force, mais lorsqu'ils remplissent volontairement leur devoir. Ce ne sont donc pas les actions forcées qui sont agréables à Dieu, mais les actions fruits de la vertu. Or la vertu vient de la volonté et non de la nécessité. La volonté dépend de ce qui est en nous, et ce qui est en nous est la liberté. Celui donc qui se plaint du Créateur, parce qu'il ne nous a point rendus impeccables, annonce par cela même qui il préfère une nature dépourvue de raison à une nature raisonnable, une nature insensible et dénuée de passions⁴ à une nature douée de vouloir et d'activité. Je me suis permis cette digression qui m'a paru nécessaire, de peur que, vous jetant dans un abîme de pensées inutiles, vous n'ajoutiez la privation de Dieu à celle des objets de vos désirs.

Cessons donc de vouloir corriger la sagesse suprême. Cessons de chercher quelque chose de mieux que ce qu'elle a fait. Si les raisons des détails de son gouvernement nous échappent, que ce principe du moins reste gravé dans nos âmes, que rien de mauvais ne peut venir de l'Être bon.

Un objet qui tient à ce que nous venons de dire, c'est la question faite sur le démon. D'où vient le démon, si le mal ne vient pas de Dieu ? Que dirons-nous à cela ? La raison que nous avons donnée pour expliquer la perversité de l'homme, suffira pour ce qui regarde le démon. Comment l'homme est-il pervers ? par un effet de sa volonté propre. Comment le démon est-il méchant ? par la même cause, puisqu'il était doué lui-même de la liberté, et qu'il avait en lui le pouvoir de rester fidèle au Très-Haut, ou de se séparer de l'Être bon. L'ange Gabriel est sans cesse présent devant Dieu (Lc 19). Satan était ange, et il est tombé de son rang sublime. La volonté a conservé l'un dans sa place élevée, le libre choix a précipité l'autre. Celui qui s'est maintenu pouvait manquer, l'autre pouvait ne pas tomber. La charité divine dont il était insatiable a sauvé l'un ; la révolte contre Dieu a réprouvé l'autre. Le vrai mal est d'être

3 Notre âme affaiblie n'aurait pu soutenir l'immortalité, comme un vase fêlé ne pourrait soutenir le feu.

4 Les passions sont ici les puissances de l'âme. Il est de notre propre initiative d'en faire des passions coupables ou des vertus selon l'usage que l'on en fait. (*ndr*)

séparé de Dieu. Une légère rotation de nous fait communiquer avec le soleil ou avec l'ombre de notre corps. Si nous tournons nos regards en haut, nous sommes sur-le-champ éclairés ; si nous les abaissons vers l'ombre, nous sommes nécessairement dans les ténèbres. Ainsi le démon est méchant par sa volonté, sans que sa nature fût essentiellement opposée à l'Être bon. Pourquoi donc est-il en guerre avec nous ? c'est qu'étant le réceptacle de toute malice, il a reçu la passion de l'envie qui l'a rendu jaloux de nos prérogatives ; il n'a pu supporter de nous voir mener une vie exempte de douleur, dans un lieu de délices. Trompant l'homme par ses artifices et par ses ruses, abusant, pour le séduire, du désir qu'il avait d'être semblable à Dieu⁵, il lui montra l'arbre, et lui promit de le rendre semblable à Dieu s'il mangeait de son fruit. « Si vous mangez du fruit de cet arbre, lui dit-il, vous serez comme des dieux connaissant le bien et le mal. » (Gn 3,5). Le démon n'a donc pas été créé notre ennemi, mais il l'est devenu par la jalousie qu'il nous portait. Comme il se voyait lui-même précipité du rang des anges, il ne put voir sans douleur un être terrestre qui, par sa vertu, s'élevait à la dignité angélique. Puisque le démon est devenu notre ennemi, Dieu a mis en nous une opposition avec cet esprit impur, en lui faisant cette menace par le discours qu'il adresse au serpent dont il avait emprunté l'organe : « Je mettrai une inimitié entre toi et la race de la femme. » (Gn 3,15) Les liaisons avec les méchants sont vraiment nuisibles, d'autant plus que c'est une loi de l'amitié de se rapprocher de ses amis par la ressemblance. Il est donc bien vrai de dire que « les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs. » (1Co 15,33) Et comme dans des lieux malsains, l'air qu'on respire cause insensiblement une maladie à ceux qui les habitent, de même le commerce des méchants⁶ porte de grands préjudices aux âmes, quoiqu'on ne s'en aperçoive pas aussitôt. C'est pour cela que le serpent a été déclaré notre ennemi irréconciliable. Mais si l'apparence qu'a emprunté le démon est digne d'une si grande haine, combien ne devons-nous pas être animés contre le démon lui-même qui a agi par son ministère ?

Mais pourquoi, dit-on, existait-il dans le paradis un arbre par le moyen duquel le démon pouvait réussir dans ses entreprises contre nous ? s'il n'avait pas eu cet appât pour ses artifices, comment nous eût-il entraînés dans la mort par la désobéissance ? C'est qu'il fallait que notre obéissance fût éprouvée par un précepte. C'est pour cela que l'arbre produisait de très-beaux fruits, afin que montrant notre tempérance par l'abstinence du plaisir, nous puissions mériter la couronne de la persévérance. En mangeant du fruit de l'arbre, Adam et Ève non-seulement violèrent le précepte, mais ils reconnurent leur nudité. « Dès qu'ils eurent mangé, dit l'Écriture, leurs yeux furent ouverts, et ils reconnurent qu'ils étaient nus ». (Gn 3,7) L'homme innocent ne devait pas reconnaître sa nudité, de peur que son esprit,

distrait par ce besoin, occupé à imaginer des vêtements pour y remédier, ne fût détourné par les soins du corps de la contemplation de Dieu. Mais pourquoi n'a-t-il pas été créé tout vêtu et tout habillé ? C'est que ni les vêtements naturels, ni ceux de l'art ne pouvaient lui convenir. Les vêtements naturels sont particuliers aux brutes, tels que les plumes, les poils, l'épaisseur des peaux qui peuvent mettre à l'abri des froids de l'hiver et des chaleurs de l'été. En cela les animaux ne sont pas distingués les uns des autres, ils ont été tous également bien traités par la nature. Capable d'aimer Dieu, l'homme devait recevoir des avantages d'un ordre bien supérieur. Les occupations de l'art auraient été pour lui une occasion de perdre du temps, ce qu'on devait éviter, comme lui étant une chose nuisible. C'est pour cela que le Seigneur voulant nous rappeler à la vie du paradis terrestre, chasse de nos âmes toute inquiétude. Ne vous inquiétez point, nous dit-il, ou vous trouverez de quoi manger pour soutenir votre vie, ni d'où vous aurez des vêtements pour couvrir votre corps (Mt 6, 25.). L'homme ne devait donc avoir ni les vêtements de la nature, ni ceux de l'art : mais d'autres lui étaient préparés s'il signalait sa vertu, qui devaient briller en lui par la grave divine, qui devaient l'embellir, comme les anges, d'une parure éclatante, laquelle effacerait la beauté des fleurs et la splendeur des astres. C'est pour cela qu'il n'a point reçu de vêtements au moment de sa création, parce qu'ils étaient des prix réservés à sa vertu, que les embûches du démon ne lui ont pas permis d'obtenir .

Le démon est donc notre adversaire, parce que cet esprit impur avant causé dans l'origine notre chute par ses artifices, le Seigneur a réglé que nous serions en guerre avec lui, afin que renouvelant le combat, nous puissions triompher, par notre obéissance, de cet ennemi irréconciliable. Il serait à désirer que le démon n'eût existé jamais, qu'il fût resté dans le rang où il avait été placé d'abord par le Souverain du ciel. Mais ayant abandonné son poste sublime il est devenu ennemi de Dieu, ennemi des hommes faits à l'image de Dieu. C'est pour cela qu'il ne cesse de haïr les humains et de combattre le Très-Haut. Il nous hait comme l'héritage du Maître suprême, il nous hait comme les images d'un Dieu qu'il déteste. Aussi le sage et prévoyant Ordonnateur des choses humaines s'est-il servi de sa méchanceté pour exercer nos âmes, comme un médecin se sert du venin de la vipère pour composer de salutaires remèdes. Quel est donc le démon ? quel est son rang ? quelle est sa dignité ? pourquoi enfin est-il appelé Satan ? Il est appelé Satan parce qu'il est opposé à l'Être bon. C'est ce que signifie le mot hébreu, comme nous l'apprenons dans les livres des Rois. « Le Seigneur, dit l'Écriture, suscita à Salomon un Satan (c'est-à-dire un ennemi), Ader, roi des Syriens⁷. » (3R 11,14) Il est appelé Diable, c'est-à-dire calomniateur, parce qu'il nous jette dans le péché en même temps qu'il nous accuse ; parce qu'il se réjouit de

5 Désir juste et saint en soi, puisqu'il s'agit de la « ressemblance » à laquelle nous sommes appelés.

6 Comprendre ici « les démons ».

7 Ader n'était pas roi des Syriens, mais Iduméen de la race royale. Saint Basile a cité le passage de mémoire, et sa mémoire l'a trompé.

notre perte et qu'il insite à nos fautes. Sa nature est incorporelle, selon ce que dit l'Apôtre : « Nous n'avons pas à combattre contre des hommes de chair et de sang, mais contre des esprits de malice » (Ep 6,12). Sa dignité est celle de commandant et de prince : « Nous avons à combattre, dit le même saint Paul, contre les principautés, contre les puissances, contre les princes de ce monde, les princes de ce siècle ténébreux. » (Ep 2,2) Le lieu de sa principauté est dans l'air, comme dit le même apôtre : « Selon le prince des puissances de l'air, cet esprit qui exerce maintenant son pouvoir sur les enfants de l'incrédulité. » (Ep 2). C'est pour cela qu'il est aussi appelé le prince du monde, parce que son empire est autour de la terre. Écoutons le Seigneur lui-même : « C'est maintenant, dit-il, que le monde va être jugé ; c'est maintenant que le prince de ce monde va être jeté dehors. » (Jn 12,31) Et ailleurs : « Le prince de ce monde va venir, et il ne trouvera rien en moi qui lui appartienne. » (Jn 14,30). Puisqu'en parlant de l'armée du démon, saint Paul dit que ce sont des esprits de malice répandus dans le ciel, il est bon de savoir que l'Écriture a coutume de donner le nom de ciel à l'air : par exemple, « les oiseaux du ciel » (Mt 6,26) ; et ailleurs, « ils montent jusqu'aux cieux » (Ps 106,26), c'est-à-dire, ils s'élèvent fort haut dans l'air. C'est pour cela que le Seigneur a vu Satan tombé du ciel comme un éclair (Lc 10,18), c'est-à-dire, tombé de son propre empire et étendu en bas, afin qu'il soit foulé aux pieds par ceux qui espèrent en Jésus-

Christ : car le Seigneur a donné à ses disciples « le pouvoir de fouler aux pieds les serpents, les scorpions et toute la puissance de l'ennemi. » (Lc 10,19) Depuis donc que la tyrannie odieuse du démon a été chassée de son empire, et que les lieux qui entourent la terre ont été purifiés par la Passion salutaire de celui qui a pacifié ce qui est sur la terre et dans le ciel (Col. 1,20), le royaume des cieux nous est prêché. Jean-Baptiste dit : « Le royaume des cieux approche » (Mt 3,2.) ; « le Seigneur prêche partout l'Évangile du royaume (Mt 4,23) ; les anges s'écrient : « Gloire au plus haut des cieux et paix sur la terre » (Lc 14) ; ceux qui reçoivent notre Seigneur en triomphe dans Jérusalem, s'écrient aussi : « Paix dans les cieux et gloire dans les lieux très-hauts » (Lc 19,38). Et en général, il est mille cris de victoire qui annoncent la destruction entière de notre ennemi, et qu'il ne nous reste plus dans les lieux supérieurs de combat à livrer, ni d'adversaire qui nous éloigne de la vie bienheureuse ; mais que par la suite nous serons constitués dans un état paisible, que nous jouirons pour toujours du bois de vie auquel les ruses du démon nous ont empêché de participer dès le commencement : car Dieu a placé une épée de feu pour défendre d'approcher du bois de vie (Gn 3,24). Puissions-nous franchir le passage sans obstacle, entrer dans les cieux, et y jouir des biens éternels en Jésus-Christ notre Seigneur, à qui soient la gloire et l'empire dans tous les siècles ! Ainsi soit-il.

De l'Oraison Dominicale

*Commentaire du Notre Père
par Saint Jean Chrysostome*

«Voici donc comme vous priez : **Notre Père qui es dans les cieux**». (Mt 6,9) Voyez comment il relève d'abord les esprits, et rappelle en notre mémoire toutes les grâces que nous avons reçues de Dieu. En nous apprenant à appeler Dieu «notre Père,» Il marque en même temps par ce seul mot la délivrance des supplices éternels, la justification des âmes, la sanctification, la rédemption, l'adoption au nombre des enfants de Dieu, l'héritage de sa gloire qui nous est promis, l'association à son Fils unique ; et enfin l'effusion de son Saint-Esprit. Car il est impossible à celui qui n'a pas reçu tous ces biens, d'appeler avec vérité Dieu «son Père». Il nous attire donc à Dieu par deux considérations très puissantes par la majesté de celui que nous invoquons, et par la grandeur des dons que nous en avons reçus. Quand il dit que «Dieu est dans les cieux,» ce n'est pas comme pour le cerner et l'y renfermer, mais pour élever de la terre l'esprit de celui qui prie et pour l'attacher au ciel.

Il nous apprend encore à faire nos prières en commun pour tous nos frères. Car il ne dit pas : «Mon père qui êtes dans les cieux», mais «notre père», afin que notre oraison soit généralement pour tout le corps de l'Église, et que chacun ne regarde point son intérêt particulier, mais celui de tous. Il bannit aussi par là toutes les aversions, et les inimitiés ; il réprime

l'orgueil, il chasse l'envie, et il introduit dans les âmes la charité, cette mère divine de tous les biens. Il détruit encore toutes les inégalités et les différences de conditions et d'états, et il égale admirablement le pauvre avec le riche, et le sujet avec le prince ; puisque nous nous trouvons tous unis dans les choses les plus importantes et les plus nécessaires, qui sont celles du salut.

En quoi peut donc nous nuire la bassesse de notre naissance selon la chair, puisqu'une autre naissance nous unit tous, sans que l'un ait aucun avantage sur l'autre : ni le riche sur le pauvre ; ni le maître sur le serviteur ; ni le magistrat sur le particulier ; ni le roi sur le soldat ; ni le philosophe sur le barbare ; ni le plus savant sur le plus simple et le plus ignorant ? Car Dieu rend tous les hommes également nobles, lorsqu'il veut bien s'appeler également le père de tous.

Après donc qu'il a représenté à ses disciples cette noblesse et la grandeur de ce don de Dieu, l'égalité qui doit régner entre eux, et la charité qu'ils doivent avoir les uns pour les autres; après qu'il les a relevés de la terre pour les attacher au ciel, voyons ce qu'il leur ordonne de demander. Il est vrai que les premières paroles de cette prière semblaient devoir

suffire pour le leur apprendre. Car il est bien juste que celui qui appelle Dieu “son Père”, et un père commun à tous, vive de telle sorte qu’il ne paraisse pas indigne d’une qualité si haute, et qu’il corresponde à l’excellence de ce don par la sainteté de sa vie. Mais Jésus-Christ ne s’arrête pas là, et il ajoute :

“Que ton nom soit sanctifié”. (Mt 6,9) C’est une prière digne d’un homme qui vient d’appeler Dieu son Père, de n’avoir rien tant à cœur que la gloire de ce Père, et de mépriser toutes les autres choses en comparaison de celle-là. Car ce mot “soit sanctifié” veut dire, soit glorifié. Dieu a sa gloire qui est toujours pleine, toujours infinie, et qui demeure toujours la même. Et il commande néanmoins à celui qui le prie de vouloir qu’il soit encore honoré par la sainteté de notre vie. C’est ce qu’il avait déjà dit en ces termes : “Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu’ils voient vos bonnes œuvres et qu’ils glorifient votre Père qui est dans le ciel.” (Mt 5,15.) Quand les séraphins louent Dieu, ils ne disent que ces paroles : “Saint; saint, saint.” C’est pourquoi ce mot : “Que ton nom soit sanctifié”, veut dire, qu’il soit glorifié. Daigne, s’il Te plaît, disons-nous à Dieu, régler et purifier notre vie de telle sorte, que tout le monde Te glorifie en nous voyant. C’est là la perfection d’un chrétien d’être si irréprochable dans toutes ses actions, que chacun de ceux qui le voient en rende à Dieu la gloire qui lui est due.

“Que ton règne arrive”. (Mt 6,10) C’est encore là la prière d’un véritable enfant de Dieu, de ne point s’attacher aux choses visibles, et de ne point estimer les biens présents ; mais de nous soupirer toujours vers son Père, et de désirer les biens à venir. C’est là l’effet d’une bonne conscience, et d’une âme dégagée de la terre. C’était le souhait continuel de Saint Paul. C’était ce qui lui faisait dire : “Nous qui avons reçu les prémices de l’Esprit, nous soupirons et nous gémissons en nous-mêmes, attendant l’effet de l’adoption divine, c’est-à-dire la rédemption et la délivrance de notre corps”. (Rm 8,43) Celui qui est brûlé de ce désir ne peut plus s’enfler des avantages de ce monde, ni s’abattre dans ses maux, mais comme s’il était déjà dans le ciel, il n’est plus sujet à l’une et l’autre de ces deux inégalités si différentes.

“Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel”. (Mt 6,10) Il y a une admirable suite dans ces paroles. Il nous commande bien de désirer les biens futurs, et de tendre toujours au ciel : mais il veut de plus qu’en attendant cet avenir, nous imitions même sur la terre, la vie des anges dans le ciel. Vous devez, nous dit-il, désirer le ciel et les biens que je vous y prépare ; mais je vous commande cependant de faire de la terre un ciel, et d’y vivre, d’y parler et d’y agir comme si vous étiez déjà dans le ciel. C’est cette grâce que vous devez me demander. Quoique vous soyez sur la terre, vous devez néanmoins tâcher de vivre comme ces puissances célestes, puisque vous pouvez tout ensemble être ici-bas, et vivre comme elles. Voici donc ce que nous marquent ces paroles de Jésus-Christ. Comme les anges dans le ciel obéissent librement et toujours avec la même ferveur, comme

ils ne sont point inconstants, obéissant dans une occasion et n’obéissant point dans l’autre ; mais qu’ils se soumettent toujours et demeurent parfaitement assujettis, parce qu’ils sont “puissants en vertu”, dit le Prophète, “pour accomplir les ordres de Dieu” (Ps 52,20) ; fais-nous cette même grâce à nous autres hommes, de ne point faire ta volonté en partie, mais de l’accomplir entièrement en toutes choses.

Considérez aussi comment Jésus-Christ nous apprend à être humbles, en nous faisant voir que notre vertu ne dépend pas de notre seul travail, mais de la grâce de Dieu. Il ordonne encore ici à chaque fidèle qui prie de le faire généralement pour toute la terre. Car il ne dit pas : “Que votre volonté soit faite” en moi ou en nous, mais “sur toute la terre”, afin que l’erreur en soit bannie, que la vérité y règne, que le vice y soit détruit, que la vertu y reflorisse, et que la terre ne soit plus différente du ciel. Car si Dieu était ainsi obéi dans le monde, quoique les habitants du ciel soient bien différents de ceux de la terre, la terre néanmoins deviendrait un ciel, et les hommes seraient des anges, parce qu’ils vivraient comme les anges.

“Donne-nous aujourd’hui notre pain de chaque jour”. (Mt 6,11) Comme il vient de dire : “Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel”, et qu’il parlait à des hommes environnés d’une chair fragile, sujets à diverses nécessités, et incapables de jouir encore de l’impassibilité des anges, il veut bien nous commander d’accomplir la volonté de Dieu, aussi parfaitement que les anges, mais il condescend en même temps à la faiblesse de notre nature : J’exige de vous, dit-il, la vertu de mes anges, mais non leur impassibilité. La fragilité de votre nature en est incapable, et elle a nécessairement besoin d’une nourriture qui la soutienne.

Mais remarquez combien il veut en nous de spiritualité même dans ce qui regarde le corps. Car il ne nous commande point de lui demander des richesses, ou des plaisirs, ou des habits précieux, ou rien de semblable, mais seulement du pain, et le pain dont nous avons besoin le jour où nous vivons, sans nous mettre “en peine du lendemain” (Mt 6,34) : “Donne-nous”, dit-il, “notre pain de chaque jour”. Et non content de cela, il ajoute encore : “Donne-nous aujourd’hui”, afin d’exclure entièrement de nos esprits le soin et l’embarras du jour suivant. Car pourquoi vous tourmenter du soin d’un jour que vous n’êtes pas assuré de voir ? Aussi il s’étend plus au long sur ce sujet dans la suite : “Ne vous mettez point en peine du lendemain” (Mt 6,34), dit-il. Car il veut que nous soyons toujours ceints pour le voyage, et tout prêts à prendre notre essor vers le ciel, ne donnant au corps que ce que la nécessité commande.

Mais comme il peut arriver à un chrétien de pécher après la purification de la régénération [par le baptême], Jésus-Christ nous témoigne encore ici sa tendresse, en nous prescrivant cette prière pour fléchir la bonté de Dieu, et pour lui demander le pardon de vos péchés.

“Remets-nous nos dettes, comme nous les remettons à ceux qui nous doivent.” (Mt 6,12) Considérez jusqu’où va l’excès de l’amour que Dieu porte aux hommes. Il croit encore dignes du pardon ceux qui l’offensent après avoir été délivrés de tant de maux., et après avoir reçu des grâces si ineffables. Car c’est pour les fidèles que cette prière est faite, comme la coutume de l’Église nous le montre, et le premier mot même de cette oraison, puisqu’une personne qui n’est pas encore baptisée ne peut pas appeler Dieu son “Père”. Si donc cette prière est pour les fidèles, et s’ils demandent à Dieu le pardon de leurs péchés, il est visible que Dieu ne nous refuse pas, même après le baptême, le remède de la pénitence. S’il n’avait voulu nous persuader cette vérité, il ne nous aurait pas prescrit cette prière. Mais en parlant des péchés, et en nous commandant d’en demander le pardon; en nous apprenant le moyen de l’obtenir par cette voie facile, qui consiste à remettre afin qu’on nous remette; il est clair qu’il a voulu nous montrer par là que les péchés peuvent encore être effacés après le baptême, et que c’est pour nous le persuader qu’il nous commande de prier de cette manière. Ainsi en nous faisant souvenir de nos péchés, il nous inspire des sentiments d’humilité. En nous commandant de pardonner aux autres, il efface de notre esprit la passion de la revanche. En nous promettant en retour de nous pardonner nos fautes, il élève nos espérances. Et en nous rendant les imitateurs de sa douceur et de sa bonté ineffable, il nous élève jusqu’au comble de la sagesse.

Mais voici qui est extrêmement remarquable : puisqu’il avait renfermé dans chacune de ces demandes toute la perfection chrétienne, il y avait compris par conséquent l’obligation de pardonner les injures. Comme en effet l’abrégé de toute la vertu est dans cette parole : “Ton nom soit sanctifié”, ou dans cette autre : “Que ta volonté soit faite sur la terre, comme elle l’est dans le ciel”, ou dans cette faveur qu’il nous donne d’appeler Dieu “notre Père”, on peut dire que toutes ces vertus renferment aussi la nécessité d’oublier les injures que nous avons reçues de nos frères. Et cependant il ne se contente pas de cette recommandation implicite, et pour montrer combien il avait à cœur ce précepte, il en fait un article exprès de la prière qu’il nous prescrit, et quand il l’a achevée, il n’en répète aucun autre que celui-là seul, en nous assurant : “Que si nous ne pardonnons point aux hommes les péchés qu’ils ont commis contre nous, notre Père céleste ne nous pardonnera point aussi les nôtres.” (Mt 6,14)

Ainsi, Dieu fait dépendre de nous notre fin, et nous rend maîtres de l’arrêt qu’il doit prononcer un jour. Car afin que, quelque déraisonnable que vous soyez, vous ne puissiez vous plaindre en quoi que ce soit du jugement que Dieu doit prononcer, il veut que vous, qui êtes le coupable, soyez néanmoins le maître de votre sentence. Comme vous aurez jugé de vous, ainsi en jugerai-je moi-même, et si vous pardonnez à un homme comme vous, je vous promets de vous pardonner. Et néanmoins Dieu égale en cela deux choses bien inégales. Car vous pardonnez, parce que

vous avez besoin qu’on vous pardonne ; mais Dieu fait grâce sans avoir besoin de rien. Vous pardonnez comme serviteur à celui qui est ce que vous êtes ; mais Dieu pardonne comme un maître à son esclave. Vous faites grâce, parce que vous êtes chargé de péchés ; Dieu fait grâce, étant la sainteté même, incapable de la moindre faute.

Mais il y a encore ici une grande preuve de sa bonté. Car il pouvait absolument vous pardonner vos péchés ; mais en ne le faisant qu’à proportion que vous pardonnez aux autres, il vous fait naître mille occasions d’exercer la douceur et la charité. Il vous donne lieu d’éteindre votre colère, et d’étouffer dans votre cœur tout ce qui y pourrait être de brutal et d’inhumain, et il vous apprend à vous unir très étroitement avec vos frères, qui font avec vous partie du même corps.

Après cela de quelle excuse vous couvririez-vous ? Direz-vous que votre frère vous a maltraité sans sujet ? C’est ce qu’on suppose, puisqu’on vous commande de lui pardonner. S’il y avait de la justice dans ce qu’il a fait, il n’y aurait plus de péché. C’est donc son injustice, c’est son péché qu’on vous exhorte de lui pardonner, comme c’est pour des péchés semblables, et pour beaucoup d’autres encore plus grands, que vous demandez à Dieu qu’il vous pardonne. Mais avant même qu’il vous accorde le pardon, il vous fait grâce, en vous commandant de le demander de la sorte, et en vous apprenant ainsi à être doux et charitable envers vos frères. Et de plus il vous promet après cela une grande récompense, en vous assurant qu’il ne vous demandera plus compte d’aucun de vos péchés.

De quel supplice donc serons-nous dignes, si après que Dieu a mis ainsi notre salut en notre pouvoir, nous nous trahissons nous-mêmes, et nous nous perdons volontairement ? Comment osons-nous demander à Dieu, qu’il soit doux et indulgent envers nous, puisque dans une chose qui dépend de nous, nous sommes si cruels et si inhumains envers nous-mêmes ?

“Et ne nous soumet pas à la tentation, mais délivre-nous du malin, parce qu’à toi appartient la royauté, la puissance et la gloire, dans tous les siècles, Amen.” (Mt6,13) Rien de plus propre à nous faire voir notre bassesse et à rabattre notre présomption que ces paroles qui nous enseignent à ne pas fuir les combats, mais aussi à ne pas nous y jeter de nous-mêmes. C’est ainsi et qu’il nous sera plus glorieux de vaincre, et plus honteux au démon d’être vaincu. Car lorsque nous sommes forcés de combattre, il faut le faire avec fermeté et avec vigueur : mais quand nous n’y sommes point appelés, il faut nous tenir en repos, et attendre le temps du combat, afin de montrer tout ensemble de l’humilité et du courage. Il entend par ce mot, “du mal”, qui signifie aussi “du méchant”, le malin esprit, et il nous exhorte à avoir contre lui une inimitié irréconciliable. Il nous apprend aussi qu’il n’est pas méchant par sa nature. Car la malice n’est pas naturelle à la créature, mais elle vient du choix de la volonté. Jésus-Christ

l'appelle absolument "le méchant", parce qu'il l'est au suprême degré ; et comme, sans n'avoir jamais reçu de nous la moindre injure, il nous fait une guerre qui ne connaît pas de trêve, le Seigneur nous fait dire non pas : "Délivre-nous des méchants", mais "du méchant" ; afin de nous commander de n'avoir point d'aigreur contre nos frères dans les maux que nous en souffrons, mais de tourner toute notre haine sur cet esprit de malice, l'auteur et le principe véritable de tous les maux.

Après nous avoir excités au combat par le souvenir de cet ennemi, et exhortés à fuir la tiédeur et la paresse, il nous encourage de nouveau, et relève nos esprits en nous représentant quel est le roi que nous servons, et nous faisant voir qu'il est lui seul plus puissant que tous : "Car à toi appartient la royauté, la puissance et la gloire". Si donc la royauté appartient à Dieu, il ne faut rien craindre, puisqu'il n'y a personne qui soit capable de lui résister, et qui puisse lui ravir son pouvoir suprême. Lorsqu'il dit, "la royauté est à toi", il fait voir que cet ennemi même qui nous attaque lui est soumis, et que s'il nous fait la guerre, ce n'est que parce que Dieu le souffre. Il est du nombre de ses esclaves, quoique déjà condamné et réprouvé par lui, et quelque furieux qu'il soit, il n'oserait attaquer un homme, s'il n'en avait reçu le pouvoir de Dieu. Que dis-je, qu'il n'oserait attaquer un homme ? Il n'osa pas même autrefois entrer dans des pourceaux, sans en avoir reçu auparavant la permission de Jésus-Christ ; comme il n'osa non plus toucher aux bœufs et aux brebis du saint homme Job, qu'après que Dieu même lui en eut donné le pouvoir. Quand vous seriez donc mille fois plus faible que vous n'êtes, si vous êtes juste, vous devez avoir toute confiance, ayant un si grand roi, un roi qui peut faire par vous tout ce qu'il lui plaît.

"A toi appartient la gloire dans tous les siècles. Amen." Dieu ne vous délivre pas seulement de vos maux, il peut encore vous donner la gloire. Comme sa puissance est infinie, sa gloire est ineffable, et l'une et l'autre s'étendront dans tous les siècles. Vous voyez combien de choses il nous propose pour nous exciter à combattre, et pour nous inspirer la fermeté et la confiance.

Et pour montrer ensuite, comme je vous l'ai déjà dit, qu'il ne hait rien tant que le souvenir des injures, et qu'il n'aime rien tant que la douceur et la modération qui lui est opposée, après qu'il a achevé cette prière, il reprend cet article, et il nous exhorte, et par la peine dont il nous menace si nous ne le pratiquons, et par la récompense qu'il nous promet, si nous avons soin d'y obéir.

"Car si vous pardonnez aux hommes, votre Père céleste vous pardonnera aussi. Mais si vous ne leur pardonnez point, votre Père ne vous pardonnera point." (Mt 6,15) Il parle encore d'un "Père" et d'un "Père céleste", afin de nous faire rougir de honte, si, ayant un tel Père, nous devenions durs et inhumains comme les bêtes, et si, appelés au ciel, nous n'avions que des pensées basses et terrestres. Ce n'est pas assez d'être enfants de Dieu par la grâce qu'il nous a

faite, il faut l'être encore par nos actions. Rien ne nous rend si semblables à Dieu, que la douceur et la charité que nous témoignons envers ceux qui nous outragent avec le plus de malice et de violence. C'est ce qu'il a marqué lui-même, lorsqu'il a dit que Dieu "fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants". C'est pour ce sujet qu'il est indiqué dans tous les articles de cette prière qu'elle doit se faire en commun. "Notre Père", dit-il, "que ton nom soit sanctifié ; que ton royaume arrive ; que ta volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel. Donne-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, et remets-nous nos dettes ; ne nous soumets à la tentation, et délivre-nous du malin." Il veut que nous parlions toujours en commun pour nous apprendre que nous devons être toujours parfaitement unis, sans qu'il nous reste la moindre trace d'animosité ou d'aversion contre notre frère.

Quel supplice donc mériteront ceux qui, après ces préceptes de Jésus-Christ, non seulement ne pardonnent point à leurs ennemis, mais osent même prier Dieu de les en venger, et qui ne craignent pas de combattre sa loi sainte, et ce soin qu'il nous témoigne en tant de manières de prévenir toutes nos divisions, et tout ce qui peut mettre dans nos esprits quelque semence d'aversion ou de haine. Comme il sait que la charité est la racine de tous les biens, il veut retrancher de nous tout ce qui pourrait l'altérer en quelque manière, afin que nous demeurions parfaitement unis, en nous réunissant tous ensemble, comme membres d'un même corps. Car il n'y a personne, non, je le dis encore une fois, il n'y a personne sur la terre, sans excepter père, mère, ou quelque autre ami que ce soit, qui nous aime autant que Dieu nous a aimés. Il n'en faut point d'autre preuve que les grâces qu'il nous fait tous les jours, et les commandements qu'il nous prescrit.

Que s'il vous semble que les maladies, les misères publiques, et les autres maux dont Dieu nous afflige dans cette vie, ne s'accordent pas avec cette affection si tendre qu'il a pour nous ; considérez combien vous l'offensez tous les jours, et vous ne vous étonnerez plus, quand vous en souffririez encore davantage. Vous serez surpris, au contraire, lorsque vous recevrez quelque bien. Mais pour nous, nous nous arrêtons à considérer les différents maux que nous souffrons, et nous ne considérons jamais cette multitude de fautes que nous commettons de jour en jour. De là vient que nous tombons dans la tristesse, et que nous nous abattons aisément.

Que si nous voulions compter exactement, seulement durant un jour, les péchés que nous commettons, nous reconnaitrions aussitôt que nous mériterions de souffrir encore beaucoup plus que nous ne souffrons. Je ne m'arrêterai pas aux péchés que chacun de vous peut avoir jusqu'ici commis ; je ne veux que vous représenter ceux de ce jour. Je ne sais pas en détail tout ce qui se passe chez, vous, cependant le nombre de nos fautes est si grand, que ceux qui ne les peuvent toutes comprendre, peuvent au moins en connaître une partie par ce que je vais

vous dire. Car qui de nous n'a pas été négligent dans ses prières ? qui n'a point eu de vanité ? qui ne s'est point enorgueilli ? qui n'a point médité de son frère ? qui n'a point eu de mauvais désir ? qui n'a point jeté un regard trop libre ? qui n'a point senti quelque émotion et quelque trouble en se souvenant de son ennemi.

Si jusque dans l'église et durant si peu de temps, nous nous sommes rendus coupables de tant de maux, que deviendrons-nous quand nous en serons sortis ? Si nous ressentons tant d'orages dans le port, lorsque nous rentrerons au milieu de la mer, je veux dire au milieu du monde et des affaires de ce siècle,

comment pourrons-nous reconnaître nous-mêmes ? Cependant Dieu nous a donné un moyen bien court et bien facile pour nous délivrer de ce poids effroyable de tant de péchés. Car quelle peine, y a-t-il de pardonner à celui qui vous a offensé ? Il y a de la peine à nourrir de l'aversion dans son cœur, mais il n'y en a point à pardonner. Car en étouffant notre colère, nous assurons la paix de notre âme, et notre volonté seule suffit pour cela. Il ne faut ni passer les mers, ni faire de longs voyages, ni traverser les montagnes, ni dépenser notre bien, ni lasser notre corps. Il suffit de vouloir, et tout le mal que notre ennemi nous a fait est effacé.



Mention légale : ce bulletin est une revue d'information au service de la communauté orthodoxe de Compiègne. Les opinions exprimées dans ces articles n'engagent que leurs auteurs et en aucun cas la rédaction.